(…) L'individualisme hédoniste et libertaire est devenu dominant : la réalisation de soi l'emporte sur le lien social.

Claude Roy la Croix Hebdo 16 octobre 2026

(…) Tout ce qui faisait la sociabilité politique d'autrefois a disparu : les meetings, les syndicats, les partis… C'est aussi vrai de la sociabilité locale, qui s'est effondrée à partir des années 1980, sous le coup du néolibéralisme et avec l'apparition d'Internet. Désormais, les gens se regroupent dans des communautés affinitaires et virtuelles, sans liens avec des territoires réels. L'individualisme hédoniste et libertaire est devenu dominant : **la réalisation de soi l'emporte sur le lien social.** Et c'est la notion même de société qui fait problème. La grande crise, c'est de ne plus être en contact avec celui qui ne pense pas comme vous.

Depuis plus de vingt ans, vous étudiez cette crise de la culture, la vague populiste que vous décrivez en est-elle le dernier signe ? Malgré leurs différences, les populistes mettent tous la culture au centre de leurs préoccupations. Tous posent la question : qui sommes-nous ? Qui est le peuple ? Quelle culture faut-il défendre contre l'immigration ? La culture renvoie selon eux à une race, une ethnie, une nation, une religion, ou un groupe spécifique. Ils refusent l'universalité culturelle. Ils haïssent le multiculturalisme. Il s'agit bien pour eux de faire une révolution, ou plutôt une contre-révolution culturelle, à visée hégémonique.

À lire aussi Comment l'extrême droite radicale s'est convertie à un « christianisme de combat »

Cette galaxie populiste est pourtant très diverse Le populisme s'organise aujourd'hui **autour de trois pôles.**

Le premier, le plus important en Europe, c'est le populisme identitaire : anti-migrants, anti-islam, anti-establishment. Il défend un mode de vie hédoniste, individualiste et identitaire : la France de Gabin et de Bardot, l'apéritif, la bonne vie tranquille, pas beaucoup d'immigrés.

Le deuxième courant, ce sont les catholiques traditionalistes. Derrière les revendications sur la messe en latin, ils défendent l'anthropologie catholique telle qu'elle a été systématisée par le concile de Trente : la famille traditionnelle, la différence genrée, le droit naturel, le respect de la hiérarchie… Pour eux, cette anthropologie relève de la religion et de la foi. Leur ennemi, c'est la Révolution française et les Lumières – qui ont privé le christianisme de ses prérogatives –, Vatican II, Mai 68… C'est le populis-me de JD.Vance aux États-Unis, de Marion Maréchal Le Pen, de Pierre-Édouard Stérin et de Philippe de Villiers en France. « Seigneur, donne-nous d'utiliser l'IA pour Ton Royaume » : dans la Silicon Valley, la quête spirituelle des ingénieurs de la tech

La troisième mouvance, c'est la high-tech libertarienne, celle d'Elon Musk et de Peter Thiel, en Californie. Sa grande différence avec les deux autres courants, c'est qu'elle se fiche de la société civile. Elle met en avant une élite, blanche, masculine, qui n'a de compte à rendre qu'à elle-même. Elle cherche à privatiser l'État mais aussi la planète, et à prolonger l'humain au-delà de ses limites naturelles par la biotechnologie, en développant un transhumanisme profondément antichrétien.

Comment s'articulent-ils ? Les populistes sont unis par ce contre quoi ils se battent : la démocratie, les élites libérales, le wokisme, le multiculturalisme… Leur force de frappe, c'est leur alliance. Les populismes identitaires donnent la masse des électeurs. Les catholiques traditionalistes donnent les intellectuels. La high-tech fournit l'infrastructure numérique et l'argent, qui finance les mouvements populistes. Mais une fois au pouvoir, leur faiblesse structurelle apparaît. Là, les différences entre eux deviennent des freins. À lire aussi « La victoire de Donald Trump est le signe d'une révolution en cours aux États-Unis »

Que se passe-t-il quand les populistes accèdent au pouvoir ? En fait, ils ne peuvent pas apporter de réponse effective à la crise anthropologique. Dans l'absence de consensus, il y a la tentation du recours à la force, la fuite en avant vers **l'autoritarisme et le contrôle sécuritaire** d'une société atomisée. C'est le populisme dur, comme on le voit aux États-Unis avec Trump. Mais les victoires populistes peuvent aussi déboucher sur **des régimes**

mous, qui se contentent de mener des politiques symboliques, essentiellement conservatrices, et laissent entiers les grands problèmes de la société. On le voit en Italie avec Giorgia Meloni.

Et sur le plan culturel ? Ma thèse est que **la « reculturation » recherchée par les populistes est impossible** parce que la culture populiste n'a pas de base anthropologique. Elle repose **sur un narratif qui voudrait recoller les morceaux d'une culture disparue**. Bien plus, c'est la réalité même de culture qui s'est évanouie dans nos sociétés.

Les populistes essayent malgré tout de changer ce que j'appelle **la « culture signalétique »,** qui est la vision dominante de la culture aujourd'hui, comprise comme un ensemble de signes : ils vont faire changer les noms de rue, remplacer le couscous par le bœuf bourguignon, mettre en avant les pèlerinages traditionnels, faire lire aux petits garçons des histoires de preux chevaliers… Ils mettent en œuvre une espèce de pédagogisme autoritaire, en espérant des changements sociaux.

À lire aussi « L'Aplatissement du monde », d'Olivier Roy : la disparition de la culture ?

Les wokes, d'ailleurs, font la même chose contre l'homophobie. Dans des écoles, on va présenter des poupées gays, on va raconter des histoires où il y aura un bon gay, etc. Populistes et wokes partagent une guerre des valeurs. Mais il n'y a pas de dynamique anthropologique qui permettrait d'enraciner ces valeurs au sein de la société.

Et le populisme de gauche ? N'existe-t-il pas aussi ? Il existe essentiellement sous une forme politique proche de celle des populistes de droite comme le montre le cas de LFI : un leader plus ou moins charismatique qui dirige le parti à travers un petit groupe de proches et de familiers qui ne dépendent que de lui. Il s'adresse directement au peuple, même en le définissant différemment (« métissé » au lieu de « blanc »). Il défend une préférence nationale en politique étrangère (refus de la solidarité avec l'Ukraine), avec un discret « poutinisme » commun à tous les populistes. Enfin il se focalise aussi sur des marqueurs identitaires qui sont évidemment valorisés différemment (le voile). Mais ils n'ont pas de fascination pour le passé ; leur rapport à la culture est plus flou et superficiel. (…)

https://www.la-croix.com/culture/olivier-roy-ce-qui-arrive-a-la-societe-francaise-est-bien-plus-qu-un-coup-de-blues-20261016?utm_term=bloc_title_lead_picture:pour-comprendre&utm_source=newsletter&utm_medium=email&utm_campaign=NEWSLETTER__CRX_ESSENTIEL_MATIN_EDITO&utm_content=1275201883~DM152732~NL_CRX_EssentielMatin_newsletter-essentiel-matin-v2-2026-10-19-07-01-16-mp8831~Act_CRXIntegrale~20261019